

Introduction à l'édition française

Comment vous sentiriez-vous si quelque feu intérieur vous contraignait à calomnier l'écrivain que vous idolâtrez plus que tout autre ? Que vous considérez comme une sorte d'aboutissement de la culture occidentale ? Comment vous sentiriez-vous si vous éprouviez le besoin de l'amener au banc des accusés, dans une sorte de réédition du procès de Nuremberg, et de l'interroger pour des crimes contre le Peuple juif (contre son propre peuple, votre peuple) ?

J'en étais là lorsqu'à vingt-cinq ans à peine j'ai commencé à écrire le livre que vous vous apprêtez à lire. Je ressentais l'excitation d'un ministère public inexpérimenté qui prépare contre un accusé un procès injuste. Injuste parce que fondé sur des présomptions et sur des témoignages partiels.

Il faut ajouter à cela un élément bien moins noble que celui évoqué précédemment. Ce livre

devait m'ouvrir une carrière universitaire. Et j'aurais donc dû le traiter avec toutes sortes de précautions, l'accompagner de l'appareil sans lequel, dans certains milieux, un ouvrage n'est pas considéré comme tel. J'aurais dû. Mais je n'en avais aucune envie. Ni sans doute le talent (sans parler de l'abnégation). Je l'ai finalement écrit du mieux que je pouvais. Et vu la nature de son contenu et l'aspect démonstratif de son titre, certains en Italie l'ont remarqué. Ils n'ont pas pu s'empêcher de le critiquer. En l'accusant de sensationnalisme, d'absence de sens de la mesure et de la réalité. D'autres ont dit que l'auteur s'était servi de Proust pour s'auto-psychoanalyser. D'autres encore ont relevé certaines imprécisions ou omissions bibliographiques. Mais personne n'a pu contester que j'avais mis la main sur un précieux gisement de l'infini patrimoine proustien, une crypte souterraine scintillante de pièces d'or à laquelle le temps n'avait rien ôté de son éclat d'origine.

On m'a aussi fait le reproche (le plus infamant pour un spécialiste proustien) d'avoir fourré mon nez dans la vie de Proust, d'avoir confondu celle de l'Auteur et celle du Narrateur. À quelques années de distance, je ne souhaite pas renier cette approche, je voudrais même la défendre. La raison pour laquelle, aujourd'hui encore, beaucoup jugent criminel

de lire la *Recherche* comme une sorte de transfiguration littéraire de la vie de Proust découle d'un ensemble tourbillonnant de circonstances. La principale porte un prénom et un nom, prestigieux: Marcel Proust. C'est lui qui, avant même de commencer à écrire son œuvre maîtresse, a défié ses futurs critiques de toucher à sa biographie. Celui qui le ferait serait marqué du sceau déshonorant d'élève de Sainte-Beuve (cela vous paraît tellement grave de tomber dans la même erreur qu'un des plus grands critiques que la France ait connus?).

Ce que je n'ai jamais réussi à comprendre, c'est pourquoi presque personne (à quelques illustres exceptions près) ne s'est rebellé contre cette ingérence de Proust, contre cette véritable intimidation mafieuse de la part d'un homme d'une mauvaise foi manifeste. Il m'a toujours paru évident que les raisons de son aversion pour la biographie étaient personnelles et névrotiques, et non universelles. Proust n'avait rien contre la biographie en général, mais tout simplement contre la sienne. C'était sa vie d'homosexuel insatisfait et salon-nard que le tribunal spécial de sa conscience jugeait indigne d'être relatée. C'était son origine petite-bourgeoise qui le dégoûtait. Il a écrit la *Recherche* pour se cacher, pas pour s'exposer en public comme des naïfs pourraient le

croire. Pourquoi, sinon, aurait-il simulé la nostalgie d'époques jamais vécues ou de milieux jamais fréquentés (ou seulement en tant que second rôle) ? Il a mis trente-cinq ans, comme Dante, à comprendre que la seule histoire qu'il avait à raconter était aussi la seule qu'il jugeait irracontable, à savoir la sienne. Après quoi il a multiplié les précautions pour la dissimuler (avec une hypocrisie non moins lourde que celle de Mme Verdurin), en créant un monde sidéral, artificiel, azuré, dans lequel faire vivre ce succédané épuré de lui-même que nous appelons pudiquement le Narrateur. Sur les pentes verdoyantes de ce domaine protégé, il a édifié son majestueux projet architectural : une forteresse pleine de passages secrets et de ponts-levis digne de rivaliser avec le *Château* de Kafka, presque contemporain. En ressentant d'emblée – ce n'est pas un hasard – le besoin de priver son alter ego romanesque des particularités qu'il considérait en lui comme peu respectables et dont il avait manifestement honte : judéité, homosexualité, snobisme, insignifiance sociale¹. La *Recherche* est un chef-d'œuvre de dissimulation, certainement pas d'exhibitionnisme. Une civilisation fondée sur des sables mouvants. C'est pourquoi le témoignage de Proust ne peut pas être versé au dossier en tant que preuve parce qu'il est vicié, contaminé par

un conflit d'intérêts autoprotecteur qui lui ôte prestige et légitimité.

La fructueuse confusion entre vie et œuvre, dont Proust lui-même était victime comme le montrent ses notes, explique la raison pour laquelle il a déversé dans la *Recherche* tout son ressentiment d'homme incomplet et insatisfait. Ce qui frappe le plus à la lecture des pages les plus implacables du *Temps retrouvé*, c'est la joyeuse cruauté avec laquelle Proust a décrit ses personnages arrivés à la fin de leur vie. J'ai toujours trouvé quelque chose de dantesque dans toute cette férocité. Je voudrais donner un petit exemple qui me paraît significatif. À un certain moment, pendant la matinée Guermantes, Proust s'attarde sur la transformation subie par un personnage mineur tel que M. d'Argencourt, ancien ennemi du Narrateur :

À ce point de vue, le plus extraordinaire de tous était mon ennemi personnel, M. d'Argencourt, le véritable clou de la matinée. Non seulement, au lieu de sa barbe à peine poivre et sel, il s'était affublé d'une extraordinaire barbe d'une invraisemblable blancheur, mais encore (tant de petits changements matériels peuvent rapetisser, élargir un personnage, et bien plus, changer son caractère apparent, sa personnalité) c'était un vieux mendiant qui n'inspirait plus aucun respect qu'était devenu cet homme dont la solennité, la raideur

empesée étaient encore présentes à mon souvenir et qui donnait à son personnage de vieux gâteux une telle vérité que ses membres tremblotaient, que les traits détendus de sa figure, habituellement hautaine, ne cessaient de sourire avec une niaise béatitude.

Nous ne nous rappelons pas qui était M. d'Argencourt et nous ne savons pas à quoi tenait la rancœur de Marcel à son égard, mais nous pouvons cependant tirer une conclusion de cette brève description: il ne s'agit pas du témoignage douloureux d'un homme qui, la vieillesse venue, nous décrit avec indulgence les ravages physiques auxquels la nature a soumis un de ses anciens adversaires. Nous voyons plutôt un rival impitoyable qui s'acharne sur le cadavre de son ancien ennemi terrassé. Ce qui nous amène à penser que les tortures raffinées auxquelles Proust soumet les d'Argencourt et autres ne sont guère différentes – par l'esprit qui les inspire – des marais fangeux, des pluies de feu, des gales exco-riantes auxquels Dante a condamné les Filippo Argenti ou Alessio Interlinei. Que l'exemple de Dante s'agite en cachette chez Proust est démontré par le fait que les peines infligées par lui dans le salon Guermantes ont les traits d'une justice divine implacable: la loi du talion.

Et cela vaut surtout pour les Juifs et les homosexuels. Nous touchons ici au nœud de la

question, nous mettons le doigt sur la plaie purulente ouverte par le livre que j'ai écrit il y a quelques années.

Je me rappelle encore avec quelle peine et quelle inquiétude j'ai lu les lignes d'Harold Bloom, contenues dans son ouvrage le plus célèbre et le plus controversé :

L'humour de Proust peut paraître sans pitié en ce qui concerne l'homosexualité masochiste de Charlus ou les incertitudes juives du déplaisant Bloch, mais c'est faire du tort à Proust que de le juger humilié par son ascendance juive ou par ses orientations homosexuelles. Le juger signifie dans tous les cas lui faire violence; la *Recherche* est une œuvre d'une telle profondeur qu'elle transcende les canons occidentaux du jugement².

J'ai lu ce passage pendant que je travaillais à mon livre sur Proust. Et je l'ai considéré comme un avertissement à respecter. Je me suis senti mis en cause. C'était moi qui faisais du tort à Proust. C'était moi qui cherchais à démontrer que sa généalogie juive avait représenté pour lui, dès le départ, un problème fondamental, une blessure angoissante, avec lesquels régler les comptes de la seule façon qui était la sienne: l'ambiguïté. J'étais d'accord avec Bloom sur un point: Proust ne devait pas être jugé. D'une part, parce qu'il n'appartient pas au critique littéraire de porter

un jugement moral sur un auteur (pas même si celui-ci est un véritable criminel). D'autre part, parce que, comme j'allais essayer de l'expliquer, alimenter les préjugés antijuifs était avant la Shoah une faute plus répandue et plus normale, y compris dans les milieux juifs.

Je me sentais proche du court texte que Bloom consacre à Proust pour une autre raison encore. Il soulignait l'importance capitale du thème juif pour comprendre les mécanismes secrets de la *Recherche*. Il insistait sur la capacité du Juif de représenter (avec l'homosexuel) la condition humaine.

Rien de plus vrai ni de plus vérifiable.

J'ajouterais une remarque pour clore cette introduction à l'édition française de mon *Proust antijuif*.

La *Recherche* est l'œuvre qui plus que toute autre (seuls quelques romans de Dostoïevski et de Kafka peuvent rivaliser avec elle) a mis en scène le spectacle de l'humiliation. Et personne ne m'ôtera de l'idée que Proust connaissait l'expérience sublime et terrible de la mortification, non seulement de par sa capacité innée de comprendre la condition humaine, mais aussi à cause du privilège et du malheur d'avoir vécu une des périodes les plus subliminalement violentes et fascistes de l'histoire de France : la Belle Époque. Ainsi que l'ont fait remarquer à plusieurs

reprises certains critiques éclairés (Peter Gay, Gerald Messadié), la Belle Époque est une duperie. C'est étrange, en effet, qu'une ère aussi colorée, aussi théâtrale, aussi étincelante de lumières, apparaisse, grâce à une radiographie plus attentive, littéralement traversée par les ténèbres de la xénophobie, du fondamentalisme chrétien et du revanchisme militariste. Or, Proust, en raison de contingences biographiques, semble être la personne indiquée pour mettre à nu ce mensonge colossal. Il connaît la haine. Lui qui est né un an après la défaite de Sedan et mort quatre ans après la fin de la Grande Guerre, lui qui est à moitié juif, à moitié homosexuel, à moitié snob, est l'écrivain apte à mettre en scène toute cette haine souterraine. Personne ne sait mieux que lui que le snobisme est la face présentable de la haine qui empoisonne la France et de la soif de violence qui mènera un continent au bord de l'autodestruction.

Une dernière chose: je suis heureux et effrayé à l'idée que *Proust antijuif* traverse les Alpes pour rejoindre son théâtre idéal et ce que je considère comme mon pays d'élection. Mon editrice Liana Levi et moi avons décidé de réduire le texte par rapport à l'édition originale afin de le rendre plus compact et de lui donner davantage d'unité. J'espère que l'expérience aura réussi.

L'ANTISÉMITISME DE PROUST

L'immersion dans le temps

S'abandonner à une réalité aussi mystérieuse et différente que celle vécue par Proust n'est pas chose facile car le judaïsme de son temps est une absurdité, vu à l'aune d'aujourd'hui¹.

Après la Shoah, la foi a refléuri. Il y a chez les laïcs non-croyants eux-mêmes une mystérieuse épine, le souvenir mordant de la douleur. Or, si l'on considère la sécularisation qui a balayé en Occident toute forme collective d'intégrisme religieux, tout cela est étrange, et en même temps inévitable, compte tenu de ce qui s'est passé. Par conséquent, notre approche du monde juif du XIX^e siècle qui, par une curieuse dilatation temporelle, nous apparaît beaucoup plus lointain qu'en réalité, est périlleuse et embarrassante : il est ardu d'imaginer les années de formation de Proust, tout comme il est difficile de comprendre l'état d'esprit qui animait alors un jeune homme d'origine juive et la manière dont il percevait sa différence atavique.

Vu les circonstances, c'est encore le stimulant méthodologique de George Steiner qui se révèle le plus précieux :

À la suite de la Shoah – « Holocauste » est un terme presque inévitable, mais il s'agit d'un beau mot grec qui désigne un sacrifice solennel et commémoratif – *de solides tabous s'opposent à presque toute discussion sur le sujet qui nous occupe*. L'attitude libérale, les tabous que celle-ci impose, autrement dit (si nous voulons nous montrer dangereusement provocateurs) l'hypocrisie du libéralisme, constituent peut-être la langue nécessaire à tout échange convenable².

À l'évidence, l'allusion de Steiner vise les grands historiens de la Shoah qui ont défendu la *responsabilisation* dans les études sur le judaïsme³, le devoir d'affronter le problème principalement d'un point de vue moral, pour ne l'historiciser qu'ensuite. Mais la mise en garde de Steiner s'applique aussi à ce que nous pourrions appeler le *préjugé démocratique* (« l'hypocrisie du libéralisme ») : ce sentiment d'égalité et de tolérance, plus ou moins partagé par toutes les personnes de bonne volonté, qui nous fait croire à l'essence transcendante de la démocratie, et non simplement à son apparition fortuite dans l'histoire et à son déclin probable (que nous espérons lointain). Le *préjugé*

démocratique qui nous contraint à la prudence é moussé aussi notre intelligence critique et notre liberté au nom du moralisme, obstacle à une compréhension plus large de l'histoire.

Le fait est qu'au temps de Proust le *préjugé démocratique* n'existait pas. Celui qui souhaite se pencher sur cette époque, ce qui est notre cas, se doit de tenir compte de cette absence.

Nous avons, en substance, le devoir de faire un retour en arrière vierges de préjugés. Il faut nous baigner dans les eaux du Léthé afin que les manières successives d'aborder la question juive s'effacent de notre mémoire. Nous plonger par un suprême effort d'imagination dans l'atmosphère du XIX^e siècle, quand le mot *race* n'était pas encore tabou et presque banni des vocabulaires, mais le mot-clé dont abusaient les nouvelles sociologies et anthropologies; et où démocratie et libéralisme n'étaient pas ces fétiches irremplaçables qu'ils sont aujourd'hui dans le monde occidental. Dans leur exaltation effrayante, les antisémites et les racistes n'avaient pas le vice de l'hypocrisie, ils professaient alors leurs doctrines aberrantes en toute transparence dans les livres et les journaux spécialisés, avec une liberté et une conviction absolues.

Par ailleurs, le judaïsme international, en particulier celui des pays occidentaux tels que la

France, l'Italie ou l'Allemagne, souffrait des bouleversements de l'assimilation: il y avait chez les jeunes Juifs riches, fils de banquiers ou d'agents de change, du dépit et de la honte vis-à-vis du monde commerçant et financier duquel ils étaient issus. Nombre d'entre eux, las de l'argent et du philistinisme, éprouvaient la nécessité impérieuse d'adopter de nouvelles solutions, de parcourir des voies nouvelles. L'argent, qui leur permettait de voyager, d'étudier, de se procurer des livres, et, au mieux, de construire de véritables bibliothèques privées (comme dans le cas extraordinaire du banquier Warburg, qui a constitué au cours de sa vie la plus grande bibliothèque d'ouvrages sur la Renaissance qui ait jamais existé), les poussait, dans un paradoxe typiquement bourgeois, à se désintéresser de l'art et de la culture. Un processus irréversible d'émancipation et d'oubli (les deux se situant sur le même plan) les éloignait de la tradition millénaire pour les précipiter dans un cosmopolitisme fécond, dans le rêve de pouvoir enfin occuper des positions sociales importantes, de faire sauter le verrou de la noblesse catholique ou protestante et de se consacrer finalement aux mondes clos et précieux de la grande aristocratie européenne.

Ce n'est pas tout: au cours de cette assimilation, il n'était pas rare que les Juifs sortis enfin

de leur enfermement et tolérés en partie par la société contractent des mariages de convenue réciproque avec les Gentils, créant ainsi un étrange hybride.

Après la Révolution, les Juifs français ne s'étaient pas émancipés seulement sur les plans politique et civil au point de pouvoir accéder à tous les métiers et toutes les charges, mais – à cause d'un sentiment de peur typiquement juif qui les poussait à compenser par un maximum de zèle la faute de l'assimilation manquée – ils s'étaient aussi démenés jusqu'à obtenir en peu de temps des postes prestigieux, notamment dans les milieux militaires, économiques et intellectuels.

Le personnage le plus éminent, respecté et craint au début du XIX^e siècle en France était précisément le mythique baron James de Rothschild, le banquier le plus puissant du monde qui a inspiré entre autres Balzac, Vigny, Chateaubriand, ainsi qu'une infinité de chroniques, et à l'égard duquel tous ont entretenu des sentiments ambigus, hésitant entre l'idolâtrie la plus enthousiaste et la haine la plus féroce, envieuse et raciste. On lui attribuait des pouvoirs illimités, financiers, certes, mais aussi occultes, allant jusqu'à le considérer, par antisémitisme latent, comme le moteur secret de la politique et de l'économie françaises. Son

patronyme, de tradition clairement juive, mais que Balzac, par exemple, considérait comme d'origine allemande et alsacienne, inspirait une méfiance mêlée de terreur, à cause de sa prononciation rude et étrangère, pas française pour deux sous⁴.

À la veille de la terrible humiliation de Sedan, le problème juif se trouve dans un état de langueur apparente. Pourtant – et des spécialistes des questions juives comme Léon Poliakov l'ont bien mis en évidence⁵ –, l'antisémitisme est ataviquement en place, presque indissoluble, peut-être sobrement dissimulé entre les plis les plus profonds d'une culture officielle ou révolutionnaire, ou encore niché dans les cœurs envieux des bourgeois catholiques. Il est néanmoins présent avec son intensité spécifique, plus qu'en Allemagne ou en Angleterre. Un antisémitisme différent de celui, sanguinaire, des pogroms orientaux, mais pas moins implacable.

Tout cela allait naturellement sortir au grand jour dans l'affaire Dreyfus, mais d'autres symptômes de moindre relief, semblables aux secousses préliminaires à un séisme qui emportera tout, avaient déjà troublé la molle tranquillité des Juifs français. Des scandales sans fin mirent gravement en question la loyauté des Juifs. Et par un curieux processus d'induction ou de généralisation – que les antisémites n'ap-

pliquaient qu'aux Juifs souillés par quelque forfait, et non à ceux aux mérites civiques incontestables –, le tort d'un seul Juif se transformait aussitôt en un fait collectif à attribuer à toute une race.

Il y eut l'affaire Simon Deutz, le Juif qui trahit une jeune aristocrate pour la livrer aux mains de Louis-Philippe. Deutz (un converti) devint le symbole de la trahison juive contre qui des poètes et des écrivains de la stature de Victor Hugo⁶ et Chateaubriand⁷ lancèrent leurs anathèmes.

Puis l'affaire Damasco, dans laquelle beaucoup de Juifs furent accusés de se livrer à des rites anthropophages. Même le geste magnanime de la famille Rothschild, qui se chargea d'avancer au gouvernement français la somme à verser dans les caisses allemandes à titre de dommages de guerre après la défaite de Napoléon III, même cette démarche provoqua la réprobation de l'opinion publique française qui la considéra comme une manœuvre de propagande vaniteuse financée avec l'argent volé aux Français par les usuriers juifs.

C'est dans ce climat que naît Marcel Proust le 10 juillet 1871, d'un père catholique et d'une mère juive.

Notes

Toutes les citations de la *Recherche* sont tirées de: M. Proust, *À la recherche du temps perdu*, édition publiée sous la direction de J.-Y. Tadié, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1987-1989, 4 vol. Le chiffre romain indique le volume dans cette édition, et le chiffre arabe la page.

Introduction à l'édition française

1. A. Compagnon a été le premier à remarquer dans son formidable *Proust entre deux siècles* (Paris, Le Seuil, 1989) comment Proust avait délibérément vidé le Narrateur de la moindre particularité, jusqu'à en faire un être aride et insipide: pour des raisons de liberté, il a réduit le je en mille morceaux qu'il a semés dans chaque anfruosité cachée de son livre. Compagnon soutient ainsi que Proust a exorcisé tous ses odieux défauts en les attribuant à d'autres personnages importants. Comme s'il trouvait plus facile de décrire le défaut juif chez Bloch, le snobisme avant-gardiste chez Mme de Cambrener, les pratiques homosexuelles chez Charlus, la passion de la généalogie chez Brichot, plutôt que de porter un regard sévère sur lui-même, coupable des mêmes travers.
2. H. Bloom, *Il canone occidentale*, Milan, Bompiani, 1996, p. 353.

L'immersion dans le temps

1. Le mythe du *petit Juif* domine.

L'histoire du XX^e siècle laisse apparaître en filigrane le léger trait d'union qui relie tous les *petits Juifs* de la littérature: de Franz Kafka à Henry Roth, de Hermann Broch à Paul Celan, de Stefan Zweig à André Schwarz-Bart. Sans parler des personnages littéraires qui ont acquis une dignité autonome en s'émancipant de leurs créateurs. Il suffit de l'exemple illustre de Leopold Bloom, de monsieur K, ou du délicat Arnheim. Ainsi, le *petit Juif* a confirmé sa victoire définitive (le goût sinistre de la défaite) dans la conscience occidentale, du moins la plus cultivée et la plus intransigeante.

Si on prenait la tâche à cœur, en procédant de façon synthétique, en regroupant tous les champions de la cause, on pourrait peut-être tracer le profil hargneux du *petit Juif*, tel qu'il nous est traditionnellement rapporté. En commençant par les caractéristiques – qui par une absurde ironie du sort ont servi de manifeste aussi bien à l'iconographie antisémite la plus féroce qu'à l'intime conscience juive de soi –, rassemblons dans un patchwork hystérique les milliers de nez crochus, d'épaules affaissées, de chevelures roussâtres, de

carnations laiteuses, de calottes et de petites tresses et contemplons-les à bonne distance. Ajoutons à ce cocktail effrayant une attitude morale en creux: le comportement misérable de celui qui a perdu d'avance, qui dans une hypothétique course à pied part dix kilomètres en arrière des autres, et nous aurons exactement sous les yeux l'incarnation d'un *topos* littéraire aussi majestueux et indestructible qu'une pyramide égyptienne: le *petit Juif*. Peu importent les circonstances historiques et anthropologiques qui ont favorisé l'élaboration d'une physionomie humaine aussi figée. Contentons-nous de données irréfutables. Grâce à son intelligence critique, Giacomo Debenedetti a fustigé Italo Svevo (sans doute avec clairvoyance), coupable d'avoir soustrait ses malheureux héros à la généalogie juive par un parricide injustifié, que laisse deviner son propre changement de nom: de Schmitz à Svevo (G. Debenedetti, *Saggi*, Milan, Mondadori, 1982, pp. 222-255). Sans trancher la question de qui avait raison, signalons que Debenedetti avait déjà en tête la physionomie précise du *petit Juif*. Et ce n'est pas un hasard si, quelques années plus tard, le même Debenedetti a inventé, avec une grande fortune critique, le « personnage-homme » (G. Debenedetti, *Il personaggio uomo*, Milan, Garzanti, 1988) qui laisse deviner à contre-jour le menton pointu du *petit Juif*.

Le *petit Juif* est une catégorie de l'esprit occidental désormais admise. Il serait sans doute utile d'en faire le portrait-robot satisfaisant au moyen d'une véritable enquête, d'un parcours attentif d'expériences littéraires sous le signe de la transversalité libre. On s'apercevrait alors avec une approximation acceptable et peut-être coupable que la majorité des grands écrivains d'origine juive ont cédé tôt ou tard à la tentation de récupérer sous un angle nouveau et privilégié le mythe du *petit Juif*. (Entendons-nous bien : il n'existe pas pour chacun de ces écrivains autant de personnages manifestant les vices et les vertus du *petit Juif*. Cependant, si on élargit le champ, on relève un enchaînement d'états d'esprit et d'humeurs qui, tous ensemble, nous donnent le tableau précis d'une hérédité commune et d'une généalogie partagée au-delà des barrières de langues ou de générations.) Le thème est délicat et dangereux, ne serait-ce que par sa résonance raciste. C'est un obstacle à surmonter.

2. G. Steiner, *Passions impunies*, Paris, Gallimard, 1997.
3. Comme par exemple G. L. Mosse dans son étude fondamentale *Les Racines intellectuelles du Troisième Reich*, trad. C. Darmon, Paris, Calmann-Lévy, 2006.
4. Voir, à ce propos, l'ouvrage de P. Johnson, *Une histoire des juifs*, Paris, J.-C. Lattès, 1989.
5. L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme, III, De Voltaire à Wagner*, Paris, Calmann-Lévy, 1968.

6. «À l'homme qui a livré une femme», dans *Les Chants du crépuscule*, Paris, Flammarion, 1972, p. 432.
7. *Mémoire sur la captivité de Madame la duchesse de Berry*, Paris, Le Normant, 1833.